

## Apologie de la tendresse

Guy Robert

Volume 13, Number 1 (73), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30782ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Robert, G. (1971). Apologie de la tendresse. *Liberté*, 13(1), 49–55.

# *Apologie de la tendresse*

1.

*laissons le feu de la torture  
rougir la chair et blanchir l'esprit  
et dans ce vide absolu de l'obscur  
surgir l'arbre  
et s'étendre l'ombre humide  
du prochain totem*

*j'avais hissé mon coeur à force de poignet  
au bout de sa hampe  
pour combler le trou de mémoire  
qui flottait au vent de l'histoire*

*mais il est plus que temps  
d'arrêter de se faire peur  
je vis désormais  
le chemin quotidien et dru de la flagrance*

*encor  
tiède érablière du regard*

2.

*j'ai choisi d'aimer  
et de chanter ces blessures  
en les décrivant  
et d'ourler les déchirures  
en épelant et appelant le pays  
au pluriel de l'amour  
blessé mais jamais rendu  
le coeur toujours au milieu de la cible  
un peu trop à gauche peut-être*

*je ne compte plus les cicatrices  
ni les années  
je les décompte  
le compte à rebours est commencé  
sous la borne fraîche  
de chaque nouveau printemps*

*les glaçons du jazz fondent  
à l'ombre de l'espoir frileux*

3.

*amour fou  
dont on ne peut que mourir  
au seuil de la vie  
alors que je dois en vivre  
au milieu de la mienne  
eh bien voyez*

*j'en meurs et si bien et trop mieux  
car un soir  
en entendant pour la millième fois  
le deuxième mouvement  
du concerto pour Aranjuez  
je sais que la crevasse sera propice  
que la trappe basculera sous mes pieds*

*on a déjà balaféré  
d'un seul revers d'oubli  
la série parallèle  
des cicatrices précédentes*

*mais le coeur bat encor  
et la réserve de sang  
dépasse tous les désespoirs*

4.

*profondément  
et savoir mourir en toute mémoire ouverte  
aux yeux clignotants des anciens rêves  
qui boivent comme nuages atomiques  
les derniers soleils de l'été*

*québécois  
encombrés de tant de passés  
suffoqués de mémoire chronique  
nos yeux apprendront-ils jamais  
à périr à l'aise sous les lunes  
à boire le lys jusqu'à la lie d'aujourd'hui*

*les chars d'assaut du doute  
fracassent les vitrines des illusions  
notre âme devient Prague et Varsovie  
et Budapest à la fois*

*un jour il faudra tout dire  
aux banlieusards de la réalité  
la faiblesse de la cuirasse  
et la tendresse de l'aveu*

*et la révolte du poing dur  
qu'on nous oblige à dégainer  
de la démission traditionnelle*

5.

*étrange bouquet de vertige  
qui flotte sur l'étang de l'abysse  
inguérissable obsession du plaisir  
qui caracole dans le champ clos du jou  
ce bouquet je l'offre  
à la cicatrice de la souvenance*

*la cocarde du désir  
l'iris de la tendresse  
le tourne-sol du temps qui vient  
l'edelweiss de tous les ailleurs  
et l'hippocampe de la déraison*

*main tendue  
les fléchettes acérées de l'amertume  
piquées dans le nerf de l'angoisse  
dans la dent de l'hiver  
que j'ai contre toi*

*pays blanc comme page  
barricadé dans son absence*

6.

*le temps bondit hors de ses gonds  
et martèle les tempes de l'instant  
de tous les bouts du monde  
ton visage illumine  
le coeur en désarroi  
dans la romaine floraison de l'avril*

*plus jeune que jamais  
l'humanité frissonne et s'étire  
au seuil d'une mutation vertigineuse  
comme toi dans le lit du matin*

*je ne veux plus deviner le futur  
à travers les brumes d'un rétroviseur  
je veux marcher dans la saison  
te tenant par la main  
comme en son premier jaillissement  
la nébuleuse spirale  
avec toi m'étonner de l'iris du ruisseau  
de l'âme d'une chandelle à travers le vin  
et des formes sculptées  
par les vibrations de la cymatique*

*les pièces détachées du destin  
rouillent au cimetière des trahisons  
les nerfs se rapaillent  
dans l'imprévue convulsion  
de l'aujourd'hui*

7.

je dresse  
la plainte d'un peuplier  
pour mieux oublier  
ce peuple plié ce peuple lié  
au silence  
mur à mur dans sa bouche  
au verbe calfeutré  
dans la férocité du désespoir  
le passé a déjà trop saigné  
le porc qu'on égorgeait  
ce n'était pas nous  
malgré nos plaintes et cris  
j'ai l'âge de ce pays  
l'écorce de ses rides  
et l'âcreté de sa verdure  
le frisson aussi de sa ténacité  
et le goût buté du lendemain  
pulsations — pieuvres du regard  
aux tentacules mauves  
sur les hanches de l'aurore  
le labyrinthe se dissipe  
brouillard entretenu par eux  
aucune image  
(si ce n'est ton visage)  
ne me fera jamais oublier  
l'obsédante vision  
de ce pays  
libre  
et dressé dans sa nue gravité  
je suis désormais voué  
à l'apologie de la tendresse  
que reste-t-il d'autre  
dans mon poing lié